



desclée
de
brouwer

La France de Nicolas Sarkozy

François Taillandier

La France de Nicolas Sarkozy

Du même auteur

Les nuits Racine, éditions de Fallois, 1992, prix Roger-Nimier.
Mémoires de Monte-Cristo, éditions de Fallois, 1994.
Tous les secrets de l'avenir, Fayard, 1996.
Aragon 1897-1982, quel est celui qu'on prend pour moi ? Fayard, 1997, prix de la Critique de l'Académie française.
Des hommes qui s'éloignent, Fayard, 1997.
Journal de Marseille, éditions du Rocher, 1999.
Anielka, Stock, 1999, Grand prix du roman de l'Académie française.
N 6, la route de l'Italie, Stock, 2000.
Le cas Gentile, Stock, 2001.
Borges, une restitution du monde, Mercure de France, 2003.
Balzac, Folio, 2005.
Option Paradis (La Grande Intrigue I), Stock, 2005.
Telling (La Grande Intrigue II), Stock, 2006.
Il n'y a personne dans les tombes (La Grande Intrigue III), Stock, 2007.
Ce monde-là, Flammarion, 2008.
Un Réfactaire, Barbey d'Aurevilly, Bartillat, 2008.
Ce n'est pas la pire des religions (avec Jean-Marc Bastière), Stock, 2009.
La langue française au défi, Flammarion, 2009.
Les romans vont où ils veulent (La Grande Intrigue IV), Stock, 2010.
Time to turn (La Grande Intrigue V), Stock, 2010.
Le père Dutourd, Stock, 2011.

En collaboration avec Bernard Deubelbeiss :
L'épopée de Compostelle, L'Instant durable, 2006.
Clermont-Ferrand absolu, Page Centrale, 2011.

François Taillandier

La France de Nicolas Sarkozy

Chroniques de *L'Humanité*
2007-2011

Desclée de Brouwer

www.ddbeditions.com

© Desclée de Brouwer, 2012

10, rue Mercœur – 75011 Paris

ISBN : 978-2-220-06403-1

ISBN pdf : 978-2-220-08097-0

Avant-propos

Hebdomadairement, depuis plusieurs années, *L'Humanité* me donne deux mille cinq cents signes-espaces pour dire à peu près ce que je veux¹. Je parle de culture ou de politique, des débats du moment, de nos mœurs, de notre langue (souvent), de notre société telle que je la vois vivre et évoluer devant nos yeux.

À cet égard, l'élection de Nicolas Sarkozy en mai 2007 fut un événement notoire. Ses idées, son comportement, son style, tranchaient sur tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. Comme beaucoup j'en fus intrigué, surpris, souvent heurté ; on en trouvera l'écho aux premières pages de ce journal de bord.

Aux premières pages, et un peu moins ensuite. Le titre de ce recueil doit être compris comme : la France telle qu'elle était sous M. Sarkozy. Une chose m'a souvent troublé quand je bavardais avec des amis de gauche : ce président (et l'UMP) semblaient occuper tout le champ de leur critique. Or, il ne suffit pas de vilipender un gouvernement. Notre société est en proie à des mutations qui dépassent le discours et la vision

1. Cet « à peu près » n'est pas restrictif : j'ai écrit en toute liberté et jamais on ne m'a coupé ou reproché une seule phrase, alors même que mes idées ne sont pas toujours, loin s'en faut, celles du journal.

des politiques, qu'ils soient UMP ou PS, ou même FN, ou même Front de gauche, et auxquelles ils n'ont pas l'air de prêter attention. Et voilà ce dont mes petites chroniques essaient, en toute modestie, de pointer les symptômes.

Ainsi trouvera-t-on évoqués ici pêle-mêle, au gré de l'actualité ou de mes curiosités, le virus H1N1 et le rire de M. Ruquier, *Les Ch'tis* et les suicides au travail, Jérôme Kerviel et Super Nanny, la Journée sans sel et le développement du marché des *sextoys*, *Plus belle la vie* et le groupe de Tarnac. On y verra l'État enquêter sur ce que nous mangeons, la Fnac fêter Mai 68 et la SNCF se gendarmer contre la pipe de M. Hulot. On y croisera les politiciens qui twittent et les campagnes de prévention contre la poignée de main, le concept d'étudiant fluide et celui d'employé ajusté au poste. Et même celui, plus étrange, de réalité augmentée.

La chronique d'humeur est un genre littéraire qui a ses contraintes. Je les ai toutes écrites au dernier moment, le mercredi matin de bonne heure, en me demandant : qu'ai-je vu ou entendu cette semaine qui me paraisse appeler quelques remarques ? Que puis-je dire, moi, que d'autres ne diront peut-être pas ? Après cela il faut une seule idée, deux développements complémentaires et une chute, un peu comme dans un sonnet. J'en ai éliminé ou amendé quelques-unes en me relisant, car on n'est pas toujours également inspiré.

Au lecteur de juger si ces petits tableaux lui font voir quelque chose de ce que j'aime appeler : couleur du temps.

2007

Vous avez dit état de grâce ?

15 février

Interrogatoire

La nouvelle émission de TF1, *J'ai une question à vous poser*, dans laquelle les candidats sortent du toril pour se trouver directement face à un « panel » de supposées « vraies gens », repose sur une réduction du politique d'autant plus inquiétante qu'elle prend les allures de l'évidence. Il est anormal qu'un candidat à la présidence soit sommé de participer à ce jeu (aucun, évidemment, n'osera refuser), et de répondre sur-le-champ à une rafale de questions quasi menaçantes. On a le droit de critiquer les candidats, de les combattre, de les caricaturer : pas de les traiter comme des prévenus dans un commissariat. Cette espèce de sans-culottisme est illusoire et dangereux.

Illusoire également le procédé consistant à les interroger sur tout et n'importe quoi, sans la moindre hiérarchisation, des plus grandes questions internationales au prix de la baguette de pain en passant par le remboursement des verres de lunettes et l'homoparentalité. Tout le monde sait bien

qu'un candidat à la présidence ne peut pas tout connaître, et dispose de conseillers et d'experts. Le juger sur sa capacité à recracher des fiches apprises par cœur (ou à écouter son oreillette), c'est encore assassiner le politique.

Enfin, ce qui est évacué à travers ce pseudo-réalisme, ce sont les grandes questions du sens de notre société – questions qui sont du domaine d'un projet présidentiel. Ce que nous attendons d'eux tous, ce ne sont pas des éclaircissements sur le prix de l'essence à la pompe. C'est : quelle France ils veulent. Il est dommage que la télévision leur interdise de le dire.

5 avril

Livres

Ensemble (Nicolas Sarkozy), *Maintenant* (Ségolène Royal), *Projet d'espoir* (François Bayrou) : les ouvrages publiés par les candidats vedettes forment un petit train dont on pourrait accrocher les wagons à la queue-leu-leu dans n'importe quel ordre. Un projet d'espoir ensemble, maintenant. Maintenant, ensemble, un projet d'espoir. Ensemble, un projet d'espoir maintenant. Ça marche dans tous les sens.

C'est normal : ces livres n'ont pas été rédigés par les candidats, mais par leurs « communicants », ou communicants, comme on le dit aussi des vases. On imagine presque les coups de téléphone entre éditeurs : « Ah, tu as pris *Ensemble* ? Non, c'est bon, pas de souci, on va prendre *Maintenant*... » On peut aussi supposer le même « nègre » rédigeant les trois, grâce aux ressources infinies du copier-coller. Le candidat était pour

le oui à la Constitution européenne, mais il aime les Français qui ont voté non à la Constitution européenne. Il est pour les intérêts des salariés et il est pour ceux des entreprises et de l'actionnariat. Il est pour le métissage et il est pour l'identité tricolore. Il y en a qui contestent, qui revendiquent, qui protestent. Lui ne sait faire qu'un seul geste...

En fait, la seule référence livresque imprévue de cette campagne a été faite par Mme Royal, laquelle a confessé qu'elle aimait à lire *Les contemplations*. Cela n'a guère été commenté ; sans doute ne lit-on pas Victor Hugo dans les coulisses de la télé. La gauche, certes, se réfère traditionnellement à lui, mais elle choisit en général le Hugo des *Misérables* ou du *Dernier jour d'un condamné*. Or, *Les contemplations*, c'est autre chose. Mme Royal a du goût, car c'est certainement un des plus beaux livres de la poésie française, mais, si le Hugo social s'y fait puissamment entendre (voir au Livre III l'admirable « *Melancholia* »), c'est d'abord un livre de foi, un livre chrétien, une somptueuse rêverie sur le mystère de l'univers, « nuit où montent les bons, où tombent les méchants ». Imaginons Mme Royal montant à Notre-Dame de la Garde, à Marseille, en se récitant *in petto* : « La mer, c'est le Seigneur, que misère ou bonheur, / Tout destin montre et nomme. / L'astre, c'est le Seigneur ; le vent, c'est le Seigneur ; / Le navire, c'est l'homme ! » Cette petite révélation la rend intéressante. Hélas, ça ne lui apportera pas beaucoup de voix.

19 avril

Pot-bouille

À la veille du premier tour, un résultat est déjà acquis : jamais le souci de l'expression n'aura paru aussi étranger aux candidats. C'est à croire qu'ils ne se posent même plus la question. La langue de la vie politique est devenue un pot-bouille où l'à-peu-près mijote avec le barbarisme, et le pataquès avec l'enflure.

Il y a la réduction sportive : on parle de « match » et de « finalistes », on évoque l'Allemagne qui « explose les records ». Il y a le pseudo-anglais qui ne sert à rien : « *dispatcher* » les logements sociaux. Il y a les bourdes pures et simples, soigneusement enregistrées dans un film de la campagne officielle : « Une maladie professionnelle comme l'amiante... » Il y a les truismes de communication : « Je veux une France qui... » « Je veux une République qui... » Il y a les mots passe-partout : l'adjectif « citoyen », l'adverbe « ensemble ». Variante : « avec vous ». « Avec vous, ensemble, je veux une France citoyenne. » Il y a les délires fusionnels : « La France présidente. » Il y a les familiarités, complaisamment rapportées dans les journaux : « Untel est un gros jaloux, je l'ai trop gavé. » « Les électeurs du FN s'en tapent de la proportionnelle ! » Il y a l'affectation de langue parlée : « Les Français, ils attendent que... Le chômage, il réduira si... » Il y a les incohérences : « Donner un coup de reins pour déborder dans la dernière ligne droite. » Déborder dans une ligne droite ? Avec un coup de reins ? Je demande à voir. Il y a les jargons les plus hallucinants : « La France de la ruralité et celle des quartiers. » Jean de La Fontaine a-t-il